

# Cavale

Philippe Crubézy

La gare est encore loin, le train ne l'attendra pas et il ne peut pas passer la nuit dans un des hôtels bordant la voie ferrée. Dans ces hôtels, répertoriés par la police, le papier cloque sous l'humidité, les draps sont douteux, les canalisations bruyantes et puis le va-et-vient des filles et des clients.

Il y a longtemps — Marseille, soir de Coupe sur les traces de Cantona, soir d'hiver comme celui-ci — Rafael a failli mourir sous les coups d'un type, furieux que le tapin qu'il avait suivi, une gamine toute frêle, toute pâle, refuse de l'embrasser. « Je paye, je prends ! T'as compris, salope ?! » Rafael était sur le point de se coucher dans la chambre mitoyenne lorsque les cris de la fille l'ont alerté. Il est sorti de sa chambre pour s'interposer et bien sûr, après une dernière gifle à la fille, le client a retourné sa rage contre lui.

Le visage en larmes de la gamine. Maintenant que lui-même n'est plus loin de toucher le fond, il revoit la petite prostituée, Jean Seberg avec son rimmel qui dégouline, un bras couvrant sa poitrine, l'autre tentant de protéger son visage, ratatinée dans l'angle du mur crépi, ne retenant pas ses pleurs.

Le furieux était pieds nus, torse nu, pantalon aux chevilles, mais il brandissait devant lui un gros couteau de chasse au manche en forme de patte de sanglier ou de chevreuil, muni d'une grande lame creusée d'une rigole. Il poignardait l'air vers les yeux de Rafael. Le type était saoul et marmonnait un chapelet de menaces où, de temps en temps, émergeait plus distinctement le mot *bâtard*.

Rafael avait réussi à esquiver les trois premiers coups mais, acculé contre la cloison de la salle de bains, il n'aurait certainement pas pu éviter le quatrième, si la petite michetonneuse n'avait pas réussi à étourdir le client avec la mini dame-jeanne transformée en lampe de chevet.

Rafael boite contre la pluie et le vent. Il boite à grandes enjambées, pressé. Depuis qu'une voiture qui roulait trop vite a éventré une flaque en bord de trottoir, son bas de pantalon est boueux et ses chaussures sont trempées. La courroie du sac appuie douloureusement sur sa clavicule ; il faudrait qu'il change d'épaule. La pluie battante l'en empêche.

Les rideaux de fer baissés lui semblent hostiles ; ils rendent aveugle l'interminable Avenue de l'Europe qui, au loin, se termine sur un carrefour régulé par des feux orange clignotants dont il aperçoit les lueurs intermittentes. Ensuite, c'est la longue promenade courbe qui mène à la gare. *A galopar A galopar*

Jean Seberg s'est rhabillée en un tour de main et a disparu à jamais dans le couloir. Rafael a jeté le couvre-lit sur le type qui, à

quatre pattes, tentait de reprendre ses esprits. Comme le ferait un filet sur une bête sauvage, il avait dans l'idée d'encombrer ses mouvements, de l'empêcher de se redresser et, de fait, le type s'est emmêlé dans le tissu avant de retomber sur le flanc. Il râlait, grognait d'une voix subitement devenue aiguë, mêlant des glaires au sang qui s'épanchait de sa tempe. Rafael regardait le tissu côtelé d'un bleu usé, agité de mouvements épileptiques, d'où s'échappait régulièrement une main ou un pied en chaussette. Naufrage, odeur de fumée froide. Il fallait qu'il agisse ; la bagarre ou la fuite.

Il a récupéré la clé de la chambre posée sur le lit et a verrouillé la porte derrière lui. La fuite. Comme ce soir, la fuite. *A galopar A galopar*

Rafael a pris la direction de Saint-Charles pour essayer d'embarquer dans le premier train pour n'importe où. Avec dans sa poche, le portefeuille du type.

La gare. Une direction, un but. Une brèche, l'endroit du possible, du recommencement ou de l'effacement. Un espoir et une impasse. Lieu d'anonymat, borgne comme un hôtel. Les jingles aériens, les annonces qui sont des fenêtres entrouvertes sur la mer ou le Gran Canal. Clapotis au bout du quai. Pigeons et passagers se cherchent dans cette aube minérale, hésitant entre hier et aujourd'hui, aujourd'hui et demain.

Agrégat de l'espace et du temps. La gare de départ est élan, tremplin, celle d'arrivée est crainte de l'espoir déçu. Entre la

promesse et la désillusion s'étire le temps du voyage et son espace. *La flèche qui vibre vole et ne vole pas*, la spirale immobile. Combien de gares dans la vie de Rafael ? De Jean Seberg ? Quand vivre c'est fuir. *A galopar A galopar*

Il passe le carrefour sans se soucier des feux et des passages piétons. Il fend le carrefour, lesté de son sac, sous les trombes d'eau. Lui qui ne croit en rien pense à Moïse. Moïse sans peuple que l'eau n'épargne pas.

La pluie redessine la promenade désertée des Ursulines. Les tilleuls de Rimbaud, défaits par l'hiver ne protègent de rien, les bancs endurent et ruissellent sans broncher. Ils vont devoir attendre que la pluie cesse pour de nouveau accueillir les amours adolescentes et les projets clandestins de gamins fugueurs s'essayant à la liberté.

Parti sur un coup de tête après une engueulade majuscule avec son père, il a été pendant quelques jours, bien avant la soirée de Marseille, un de ces adolescents furtifs et malheureux ; un de ceux qu'on se refuse à croiser, qu'on imagine sales, taiseux et ingrats. Destinés à la Police. Le repas pendant le Journal de vingt heures avec l'interview de Rocard Premier Ministre, les sarcasmes du daron sur les socialos qui roulent en Safrane et Rafael qui ose dire qu'il trouve ça juste, le RMI. Le ton monte avec les noms d'oiseaux et les reproches. Les assiettes volent, les portes claquent et ce n'est pas un vaudeville. *A galopar A galopar*

Première cavale. En décembre. Dix jours absurdes à avoir froid, à mendier, à se cacher. À pas même trois kilomètres de chez PapaMaman. C'est la vue des bancs sous les arbres qui lui en fait souvenir alors qu'il ferait mieux d'imaginer l'heure qui vient. Sur la colline, de l'autre côté de la rocade, il y avait des entrepôts désaffectés, lieux de squats, de dope, de bagarres sans raison — une canette qui tombe, un joint brûlé trop vite, n'importe quoi, à n'importe quelle heure. Matelas pourris, télévisions volées, béton et alcool, bébés d'un mètre soixante-dix qui ne savaient rien de la vie et mastards sans scrupule qui en profitaient. Il n'y avait rien et tout penchait ; les arbres sous la pluie, les supérettes dévalisées, le futur. Dix jours avec beaucoup de violence, un minimum de solidarité et peu d'amour — à part une junkie, Sugar, tchic tchac, première étreinte trop rapide sur un banc public.

Rafael est rentré au bercail après avoir longtemps hésité à se faufiler dans le premier TGV en partance. Retour à la case départ, retour à sa chambre d'ado. Le père, à deux doigts de poser un verrou à l'extérieur de la porte de sa chambre. « Comme ça, tu ne ferais plus pleurer ta mère. »

Des verrous, il y en aura. Un peu plus tard, à la Maison d'arrêt. *A galopar A galopar*

Des ombres s'éparpillent entre les tilleuls de la promenade. Vieillards en haillons, renards errants, corbeaux et branches mortes. Femmes fatales ou sorcières, anges gardiens, fantômes, ectoplasmes. Ou flics qui attendent le bon moment pour l'alpaguer.

Rafael n'a rien mangé depuis plus de vingt-quatre heures, il n'a fait que boire. Alcools forts et café. Faiblesse et vertige. Il sent bien que son cœur bat trop vite, qu'il est trop essoufflé, que le sac ne devrait pas être si lourd à son épaule. S'il revoit son passé défiler comme ça, s'il a des hallucinations, c'est qu'il est en train de se noyer. La balle du vigile a fait des dégâts, même si elle est ressortie sans avoir touché l'artère. Réagir, se secouer, s'ébrouer comme savent faire les chiens. Rien ne sera découvert avant demain matin et la gare n'est plus si loin, il pourra sauter dans le train. Trempé, épuisé mais riche. *Avec trente mille euros, je m'achète...*

Des sons indistincts ; râles et ricanements. La promenade des Ursulines est une maison délabrée, une maison ouverte aux vents où claquent les volets, tombent les tuiles, grince l'escalier en bois de tilleul. Une racine qui s'échappe de l'asphalte et Rafael se tord la cheville, manque de tomber. Nouvelle douleur. Une dernière bourrasque ; le chant des arbres qui s'accorde au rythme de la pluie et enflé sous le vent, enveloppe Rafael, lui conseille de se débarrasser du sac, de l'argent, de l'espoir, de tout. Pastorale funèbre.

*Trente mille euros ne t'achèteront pas une île déserte, un autographe de Cantona, trente mille euros ne t'offriront rien. Trente mille euros et un vigile, le crâne en charpie. Jean Seberg s'est mariée, tu sais ? Arrête de fuir.*

*Entre dans la gare et, nu, marche vers le soleil levant.*

La gare l'attend derrière le petit arc de triomphe qui termine la promenade. Il accélère encore, manque encore de tomber. La cisaille sur la clavicule devient insupportable et la tache de sang mouillée de pluie s'élargit sur sa cuisse. Dans sa tête les voix se chevauchent, les formes oscillent, les souvenirs s'embrouillent. Qui parle, qui bouge, qui suggère à Moïse de s'arrêter ici, au milieu de l'eau ? Il regrette de ne pas avoir dormi avec Sugar. Se coucher. Dormir. Redevenir triton, c'est possible ?

Ce sont les gyrophares qui colorent de bleu la grande façade vitrée de la gare. C'est le mégaphone qui couvre les voix hallucinées. C'est là-bas que tout s'arrête.

Tant d'années à galoper.

